

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

Il semble assuré que le récit, plus particulièrement sous sa forme T. 517, est d'origine littéraire. Il provient d'un conte du célèbre *Roman des Sept Sages*, recueil venu probablement de l'Inde et qui a connu en Occident, du milieu au XVI^e siècle, un très grand succès, d'abord sous la forme d'une traduction latine, puis par des traductions françaises dont nous avons de nombreux manuscrits (2). Aux environs de l'an 1300 Jean Gobi le Jeune a pris le récit dans l'une de ces rédactions et l'a introduit parmi les *exempla* de sa *Scala Celi*.

Mais bien plus que les recueils latins et français à l'usage des clercs ce sont les impressions du *Roman des Sept Sages* faites pour le colportage dans de nombreux pays d'Europe — toutefois pas en France — qui ont largement diffusé le conte dans la tradition orale.

Paul Delarue était d'avis que le conte type 671, également issu du conte médiéval, avait subi cependant une importante élaboration folklorique : celle-ci avait fait passer le récit d'une forme simple à l'articulation ternaire, et, d'autre part, l'avait christianisé. Le héros ainsi devient pape dans presque toutes (seules exceptions : vers. 15 et 21) versions françaises (dans les vers. de Basse-Bretagne, le pape Innocent).

(2) Cf. *Roman des Sept Sages*, par LE Roux DE LINCY, publié à la suite de A. LOISELEUR DE LONGCHAMPS, *Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe*, Paris, 1838. Leroux de Lincy donne la description et le contenu de 14 manuscrits de la Bibliothèque Nationale (alors Bibliothèque Royale) et de 6 de la Bibliothèque de l'Arsenal.

Conte-type 673

LA VIANDE DE SERPENT QUI APPREND LE LANGAGE DES ANIMAUX

Aa. Th. *The White Serpent's Flesh* (La chair du serpent blanc). — Grimm n° 17, *Die weisse Schlange*. (Le serpent blanc).

Version bretonne. — S. t.

Il y avait une fois un cheminau (un ouvrier terrassier) qui logeait chez une vieille bonne femme qui passait pour être sorcière. Un jour il lui apporta une couleuvre qu'il avait tuée. La vieille la prit, la mit à cuire et l'arrangea propre à être mangée. Le matin, quand la bonne femme se fut absentée, il en mangea un petit bout. Il sortit ; mais il fut bien surpris d'entendre le langage des oiseaux. Il s'en retourna dire cela à la bonne femme, qui s'avisait qu'il avait mangé de sa couleuvre ; elle lui souffla dans la bouche, et depuis ce moment il n'entendit plus le langage des oiseaux.

P. SÉBILLOT, *Trad. Sup. Hte-Bret.*, p. 224

Autre version, un peu plus développée mais très semblable : REV. BRET. VENDÉE, ANJOU, XXII (1899), 128-129 = SÉBILLOT. C. landes et grèves, 180-182 : *L'homme et la couleuvre*.

C'est là plutôt une légende qu'un conte. Il convient de se souvenir de ce qu'écrivait st. THOMPSON : « The trait seems to belong quite as much to local tradition and mythology as to folktale » (1).

) THOMPSON, *The folktale*, p. 83, n. 20; cf. aussi p. 181.